

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Antoine Chevrollier

Scénario : Antoine Chevrollier, Bérénice Bocquillon, Faïza Guène

Photographie : Benjamin Roux

Montage : Lilian Corbeille

Son : Martin Boissau

Production : Johanna Colboc

Avec

Sayyid El Alami, Amaury Foucher, Damien Bonnard

SEMAINE DU 05 AU 11 MARS

A REAL PAIN

Jesse Eisenberg

Deux cousins aux caractères diamétralement opposés se retrouvent à l'occasion d'un voyage pour honorer la mémoire de leur grand-mère.

YŌKAI - LE MONDE DES ESPRITS

Eric Khoo

Claire, une célèbre chanteuse, s'envole vers le Japon pour un dernier concert, à guichet fermé. Lorsque le concert prend fin, sa vie sur terre s'arrête aussi. Une nouvelle vie inattendue s'offre alors à elle : un au-delà dans lequel Yuzo, l'un de ses plus grands fans, l'attend.



09 71 00 5678 | tandem-arrasdouai.eu

TANDEM

Scène nationale Arras Douai

Cinéma, Salle Paul Desmarets
SEMAINE DU 26 FÉVRIER AU 04 MARS
2025



LA PAMPA

Antoine Chevrollier

2025, France, 1h43

2024

2025



ENTRETIEN AVEC ANTOINE CHEVROLLIER

Votre parcours mérite qu'on s'y attarde. D'où venez-vous ?

J'ai grandi à Longué-Jumelles, un village en Anjou, dans un environnement où l'on racontait beaucoup d'histoires. C'était un endroit très insulaire socialement et culturellement abandonné, au même titre que beaucoup de régions françaises. Mon éducation culturelle passait par la télévision, et la découverte de *Fenêtre sur Cour* a été un choc. J'avais 7 ou 8 ans, je ne savais pas exactement de quoi il s'agissait, mais j'ai su que c'était ce que je voulais faire. Alors j'ai dévoré tout ce que le petit écran me proposait. Personne ne m'a jamais indiqué que des études de cinéma étaient une option, donc lorsque je suis monté à Paris, j'ai directement voulu intégrer des tournages. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était un chef opérateur, un ingénieur du son, etc, et je n'avais évidemment aucune technicité. J'ai par la suite tourné seul un court métrage, puis deux... Puis on m'a catapulté assistant réalisateur sur un film autoproduit. J'ai appris le métier par la pratique. De projets en rencontres, j'ai travaillé avec Philippe Grandrieux, Éric Vuillard, Mathieu Demy... jusqu'en 2014. J'ai ensuite réalisé un clip pour le groupe Bagdad et l'équipe d'Éric Rochant m'a approché ; ils cherchaient un réalisateur seconde équipe pour *Le Bureau des légendes*. Finalement, on m'a confié l'entière réalisation de plusieurs épisodes ainsi que la moitié des saisons 2 et 3 de *Baron noir*. Tandis que j'étais affilié à une production pour raconter l'histoire de Malik Oussekiné, Disney s'implantait en France et la série s'est lancée avec eux.

Comment êtes-vous passé de la série au cinéma ?

Mon rapport à la série est arrivé tardivement, c'était un concours de circonstances ; j'avais même initialement pensé Oussekiné comme un long métrage. Ma relation au récit a toujours été liée à une sensation cinématographique, peu importe le format. Mais défendre pour la première fois une histoire intime, ça été un vrai combat intérieur : est-ce qu'on allait m'autoriser à filmer ce qui est indispensable à mes yeux ? C'est une question que je me pose beaucoup et dès l'écriture. L'important pour moi est d'affirmer une vérité singulière, une indispensabilité de récit. Sur *La Pampa*, je me suis demandé comment singulariser un propos qu'on a déjà vu cent fois : le coming-of-age, la masculinité toxique, etc. La réponse se trouve je crois, dans mes personnages, dans leurs trajectoires. J'essaie de les regarder droit dans les yeux. Il n'y a aucun surplomb.

Comment avez-vous abordé la mise en scène du film ?

J'avais envie que le film soit comme un trait. Direct. De plus, il me semblait important que tout soit souterrain. À aucun moment on ne devait flécher l'émotion du spectateur. S'il est ému, c'est au moment et à l'endroit où il le décide. Essayer d'être le plus sobre possible durant tout le processus d'écriture pour que résonne plus largement la trajectoire de nos personnages. Ensuite, dans la direction d'acteur-ices, j'ai gardé ce mouvement mesuré, dépouillé d'artifices. Je pense que l'indication de jeu que j'ai le plus donné est : « Sois plus droit-e ». En revanche, le filmage devait avoir une forme d'amplitude. Les focales, la lumière, les mouvements, devaient charger le film de l'intensité que nos personnages traversaient.

Et pourquoi l'univers du Moto-Cross ?

D'abord car dans ma jeunesse, la Pampa hébergeait la première manche du championnat de France de supercross. Ça a toujours été un souvenir troublant. Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'était un gros événement qui rassemblait 20 000 personnes à Longué-Jumelles. Je me souviens que ses propriétaires étaient de vraies stars locales, y compris leur fils de 14 ans dont l'autographe trônait dans mon école primaire. Et puis le moto-cross, c'est un sport très testostéroné ; aux codes souvent masculinistes, pratiqué par des hommes de classe moyenne ou des prolétaires et où se confondent la mécanique et la musique forte. C'est pour moi un univers très cinégénique. Les hommes et leurs enjeux virilistes dans le monde du sport m'ont toujours fasciné. J'avais un peu travaillé le sujet dans un clip pour *Bagdad [Texas Switch, ndlr]*, où se posait déjà la question de la masculinité exacerbée sur un terrain de foot. Le moto-cross permettait de se confronter à nouveau à ce monde dans une arène parfaite.

Entre Oussekiné et La Pampa, il y a un point commun : l'intérêt pour la figure du martyr, pour une certaine jeunesse sacrifiée...

Il y a surtout la question du déterminisme social, qui m'agite beaucoup. On entend souvent : « Quand on veut, on peut. » Beaucoup « veulent » mais sont empêchés par des forces politiques qui ne font rien pour les aider à s'extraire de leur condition. Sans action politique concrète, leur bagage culturel et social n'évolue pas. De Malik Oussekiné, à Willy en passant par Jojo, leurs origines, leurs classes, leurs sensibilités, sont la cause de leurs trajectoires prédéterminées.